

Tempora mutantur



© MMHA

La politique pratiquée de nos jours va dans le sens prévu par Orwell dans son célèbre roman «1984», c'est-à-dire qu'on embrigade les enfants dès leur plus jeune âge dans toutes sortes d'institutions. Finis les temps où leur mère les élevait. Cette charge est désormais confiée aux crèches d'abord, à l'enseignement précoce ensuite. Ainsi, dès l'âge le plus tendre, l'enfant vit en communauté et doit se plier à des règles communes. Mais cela ne suffit pas encore, puisque de plus en plus de politiciens et de parents réclament l'introduction de la journée continue qui permettrait aux enfants de rester à l'école du matin au soir, et cela jusqu'à la sortie du lycée. Comme, par après, ils sont censés passer à l'université ou se débrouiller seuls, les parents seraient définitivement déchargés d'un fardeau que quelques moments de plaisir leur ont apporté parfois à leur insu ou, pis encore, contre leur gré. Cela leur permettrait en outre de «se réaliser», grand slogan vide, car quelle «réalisation» peut valoir celle d'élever un enfant en lui prodiguant l'amour, meilleur bagage dont il disposera pour affronter les difficultés de la vie?

En haut:
Athénée de Luxembourg par Bertrand,
lithographie de Jobard (1835)

Précolaire et Primaire

Dans ma jeunesse, cette mentalité foncièrement égoïste n'existait guère, et l'école s'occupait uniquement de faire apprendre aux enfants les bases du savoir. À Clervaux, où mon père avait été nommé juge de paix en 1938, il n'existait pas de crèche ni d'école gardienne. Ce furent les envahisseurs allemands qui en ouvrirent une. Mais comme on ne disposait pas de personnel luxembourgeois qualifié, c'était une dame ou demoiselle allemande qui s'occupait des petits... mais pas de moi. En effet ma mère – j'entends encore sa voix qui ne souffrait pas de réplique – avait décrété: «Bei dat preisescht Gréidel geess du mir net.» Ainsi j'attendis sagement mes six ans pour débiter ma carrière d'écolier chez une institutrice bien de chez nous et qui n'était nullement infectée par le virus nazi. Contrairement aux multiples activités para-, péri-, ou pseudo-scolaires pratiquées de nos jours, nous apprenions tout simplement à lire, écrire et compter, excepté une heure de tricot (oui, aussi pour les garçons!) le samedi. Pas de vacances de neige en plein trimestre, pas de visites d'expositions ni d'excursions à droite et à gauche, à part une, celle de fin d'année, qui nous menait à pied avec nos tartines et notre bouteille de jus de framboise maison jusqu'au Schwarzenhiwwel.

Lorsqu'en 1945 mon père fut nommé substitut du procureur à Luxembourg, nous nous installâmes à Belair après un bref interlude de neuf mois dans le quartier de la gare. Notre instituteur était un jeune gailard, tout juste réchappé du service militaire forcé dans l'armée allemande. René (chose rare à l'époque, il nous permettait de le tutoyer) nous enthousiasmait par sa fougue et son engagement. Mais il nous terrorisait aussi un peu par la facilité avec laquelle il distribuait des «Pouten». Horreur! Voilà donc un méchant enseignant, un sadique, qui battait ces pauvres chérubins. Il ne ferait pas long feu dans nos écoles actuelles. Et pourtant nous l'aimions bien, et aucun parent d'élève n'aurait eu l'idée d'aller se plaindre. Je suis d'ailleurs convaincu que personne d'entre nous n'en a gardé la moindre trace physique ni surtout morale.

Au début de ma carrière de professeur, la donne n'avait pas encore changé. Jeunes stagiaires, nous n'hésitions pas à distribuer force claques et même coups de pied bien sentis. Ainsi, il m'est arrivé de flanquer une volée à un de mes cousins qui plus tard occupa un poste de ministre avant de terminer sa carrière comme député européen. Comme je n'avais jamais la main lourde, il n'a certainement pas souffert. Enseignant également à Sainte-Sophie (l'État nous payait fort mal et j'avais besoin d'arrondir

ou l'École chamboulée

les fins de mois), je distribuais à l'occasion des «noix de coco» à ces demoiselles. L'une d'entre elles trouva cela peu à son goût et m'interpella: «Däerft Dir eis schloen?». Ma réponse fut claire: «Neen, am Fong net, ma déi Kokosnoss do, kraazt esouguer de Poopst Der net méi ewech». À l'époque, l'affaire était close. De nos jours, si j'avais eu affaire à des parents mauvais coucheurs, j'aurais été traîné en justice, certainement condamné, et peut-être même suspendu de mes fonctions. Oui, désormais la profession d'enseignant est à classer parmi les métiers à risques!

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à mon curriculum scolaire personnel. En classe de cinquième et de sixième primaire (on parlait encore simplement et clairement de classes au lieu de la nomenclature tarabiscotée employée de nos jours) notre instituteur, Monsieur Hemes, était près de la retraite. Fini donc le tutoiement, ce qui ne nous empêchait pas d'apprécier et même d'aimer cet enseignant engagé et compétent. Grâce à lui, je n'ai jamais connu de difficultés avec les verbes irréguliers français. Tous les jours, au «Zilenz», nous en conjugions un dans nos cahiers à toutes les personnes et tous les temps, inclusivement les subjonctifs imparfait et plus-que-parfait. Et le lendemain on passait au tableau pour le contrôle oral. Le même procédé était employé pour la table de multiplication que nous répétions à longueur d'année. Tous les mois, le «Zilenz» du samedi après-midi servait à dresser le bilan et à calculer les places respectives qu'on aurait obtenues sur le bulletin. Même si ces résultats n'étaient consignés nulle part et restaient donc théoriques, ils donnaient lieu à une saine émulation. Mais aujourd'hui, on a peur des notes et des places qui sont à proscrire, à bannir, à jeter au feu de la géhenne! De fins spécialistes en pédagogie, appuyés par des psychologues patentés, ont découvert et consigné dans de savants traités spécialisés que tout classement, toute sorte de hiérarchie à l'école est nuisible à la santé morale des enfants et leur cause des dommages psychologiques irréversibles. Bizarre qu'en matière de sports on continue à tenir compte jusqu'aux dixièmes de seconde et à distribuer des places en fonction de cela. Est-ce que tous nos sportifs seraient donc bons pour l'asile d'aliénés ou tout au moins pour le divan du psychologue?

Alors qu'on nous inculquait un savoir, des connaissances, on tient aujourd'hui à ce que les enfants acquièrent des compétences. Et pour les contrôler, on a inventé des méthodes parfois surréalistes, comme les fameux «smilies» qui remplacent les notes. Un peu moins abracadabrantes, les notifications en A, B, C, D. Et pourtant: «Was kauf' ich mir dafür?» Les enseignants doivent remplir des pages entières avec ce genre d'appréciations, en se gardant bien

d'une «note» ou d'un commentaire trop sévère qui pourrait indisposer tel ou tel parent d'élève. En effet, il est de bon ton de contester toute note ou appréciation qu'on croit injuste, en s'adressant d'abord aux autorités scolaires, et si celles-ci ne réagissent pas de façon espérée, en portant l'affaire en justice. Ainsi donc, et comme beaucoup de parents, sinon la vaste majorité sont convaincus d'avoir conçu un petit génie, il ne faut pas les décevoir, ni eux, ni leur petit chéri.

Lycées et Universités

Pour accéder au lycée, il fallait réussir l'examen d'admission. À ce qu'il paraît, c'était encore une cause de traumatismes psychologiques irréversibles. On l'a donc supprimé, déléguant essentiellement aux instituteurs la délicate charge de déclarer apte ou non tel ou tel sujet.

Notre classe de septième latine comptait quarante-trois élèves, chiffre presque inconcevable de nos jours. Mais ce qui l'est encore plus, c'est qu'à la fin de l'année, treize élèves furent recalés tout sec, sans compter les ajournements. Pour les pédagogues soi-disant modernes, pareils chiffres sont scandaleux. Quel gâchis! Que de talents perdus! Pourtant, quel meilleur moyen existait-il pour signaler aux élèves concernés qu'ils feraient mieux de se réorienter et de choisir éventuellement un métier manuel pour lequel ils avaient des dons parfois manifestes. Jeune professeur, je l'ai appris grâce à un exemple concret: Ayant apporté en classe de septième un tourne-disque, je ne réussis pas à le faire marcher. Alors, l'un des ces soi-disant cancre patentés s'est levé, a tiré de sa poche un tournevis, a fait quelques gestes appropriés, et le tour était joué. J'en restais baba. Le garçon fut recalé à la fin de l'année. J'eus de la peine pour lui, mais à ma

grande satisfaction j'appris des années plus tard qu'il avait fait une brillante carrière de technicien chez RTL. Ainsi, une réorientation précoce, possible grâce à des méthodes apparemment radicales, était nettement préférable aux méthodes actuelles qui permettent de traîner pendant des années sur des bancs de lycée pour, à la fin peut-être même obtenir un diplôme, qui lui, ne vaut rien ou pas grand-chose.

En français, en latin, plus tard en anglais, nous avions un cahier de vocables. Régulièrement des contrôles se faisaient devant la classe. Trois vocables d'ignorés, et tout le bataclan était à copier. En sixième, toute la classe avait été punie (encore une chose inconcevable qu'une punition collective!) et avait dû copier tous les verbes irréguliers latins. Presque tout le monde avait un peu triché, laissant de côté un ou plusieurs verbes. Mais notre professeur, homme méticuleux et excellent pédagogue (plus tard il a occupé le poste de directeur du lycée Michel-Rodange), s'était donné la peine de relire toutes nos copies. Chaque verbe qui manquait devait être recopié dix fois. Nous avons retenu la leçon qui était une véritable leçon de vie. Mais imaginez pareille histoire de nos jours. D'abord, on n'apprend plus de vocables. Les pédagogues modernes ont décrété que c'est un exercice abêtissant. Je ne sais cependant pas comment eux ils apprennent une langue. Est-ce par intuition, par infusion, en rêvant, grâce au fameux «Nürnberger Trichter»? Il en est de même de la grammaire qui elle aussi est, paraît-il, superflue, ou pire même, nocive. Nous répétions à gogo les temps des verbes irréguliers, aussi bien en latin qu'en français et nous nous escrimions sur l'accord du participe passé à longueur d'année.

Il est vrai, et je le concède volontiers, on nous assommait avec des subtilités stupides et inutiles. Est-il vraiment indispen-

„Den Ossi“, le professeur Oscar Stümper (1946)



sable de connaître la différence entre «Les musiciens que j'ai entendus chanter» (avec accord!) et «Les opéras que j'ai entendu chanter» (sans accord!). Quelle substantifique moelle peut-on tirer de la différence d'orthographe entre Châlons-sur-Marne et Chalon-sur Saône? Est-ce que vous êtes jamais allé du Havre à la Mecque en passant par l'un des ports de l'Italie du Sud? Et si je vous demandais que vous permettiez que je passe, est-ce que vous me répondriez comme la brave marchande des Quatre-saisons: «Mais passez, cher Monsieur, passez»? En latin, la différence entre le gerundium et le gerundivum me semblait bien chinois, et plus encore l'oratio obliqua avec le coniunctivum irrealis et la coniugatio periphrastica. Oui, la pédagogie moderne a aussi ses bons, ses excellents côtés. Nos jeunes apprennent à connaître la civilisation latine sans se casser les dents sur les dernières subtilités grammaticales et apprennent le raisonnement inductif et déductif à travers des textes sans raffinements inutiles.

De notre temps, la division supérieure du lycée comportait trois sous-sections: A pour les langues, B pour les mathématiques, C pour les sciences. Plus tard s'y ajoutaient les sections D pour l'économie, E pour les arts plastiques et F pour la musique. L'introduction de ces deux dernières, réclamée depuis des décades, ne fut pas seulement fort utile, mais était le signe apparent et officiel que le Luxembourg, longtemps terre de barbares, reconnaissait enfin l'existence des beaux arts. Malheureusement, les derniers projets du ministère, en voulant supprimer toutes les sections existantes pour les enfourner dans deux blocs compacts, vont de nouveau pénaliser tous les jeunes amis des muses.

Mais avant d'accéder à cette division supérieure, il fallait réussir l'examen de passage qui se faisait après la quatrième, res-

pectivement la cinquième. Lui aussi a disparu dans les oubliettes du ministère de l'Éducation nationale. Or, c'était une dernière possibilité de séparer le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire de constater quels élèves étaient vraiment aptes aux études universitaires. Aujourd'hui, les universités croulent sous les cohortes d'étudiants de première année. Dans ces conditions, un enseignement sérieux n'est plus guère possible. Pour remédier à cet état de choses, on élimine en masse à la fin de cette année, ou tout au plus après le premier cycle de deux ans. Mais comme trop de jeunes obtiennent malgré tout un diplôme dévalué à la fin de quatre années d'études, on a rajouté une année supplémentaire pour permettre d'éliminer encore des éléments douteux qui ont réussi à pousser jusque-là grâce au laxisme qui gangrène jusqu'à l'Alma Mater.

Cette situation trouve ses racines dans le fait et elle s'est instaurée parce qu'un nombre trop élevé de jeunes obtiennent un diplôme de fin d'études secondaires, non seulement chez nous, mais partout en Europe, triste résultat d'une politique laxiste et populiste dont le seul souci est de plaire aux foules. Désormais, dans certains pays, le ministère de l'Éducation décide d'avance du pourcentage de jeunes qui obtiendront ce fameux papelard, sans se soucier de leur savoir ni de leurs connaissances.

Qu'en est-il des études techniques? J'avoue que personnellement je n'en connais pas le détail. Pourtant, en me renseignant auprès de jeunes collègues, j'ai appris de fort mauvaises nouvelles. Les dernières réformes entreprises dans ce domaine sont universellement critiquées et même condamnées. À force de vouloir innover, on a foutu la pagaille, et la ministre démissionnaire a avoué elle-même qu'il fallait impérativement remettre sur le métier pas mal de points d'une réforme initiée par elle.

Conclusion

Ceci m'amène à quelques mots de conclusion générale. Au cours des dernières décades, les réformes dans l'enseignement se sont succédé à une allure de plus en plus rapide. La plupart n'ont abouti qu'à accentuer le malaise général. D'après ma propre expérience, la réforme entreprise par le ministre Jean Dupong fut la dernière à avoir mûri assez longuement pour aboutir à des résultats sérieux et positifs. En effet, Monsieur Dupong avait fait élaborer par ses collaborateurs un texte solide, comportant les innovations indispensables, puisque depuis l'avant-guerre rien n'avait changé. Mais il avait renoncé à vouloir chambouler les bases solides héritées de ses prédécesseurs plus ou moins lointains. De plus, il avait soumis le texte à toutes les conférences des professeurs et avait non seulement recueilli leur avis, mais, fait essentiel et indispensable à leur application ultérieure, il en avait tenu compte. Ses successeurs n'ont, pour la plupart, point suivi cet exemple. Leurs réformes ont été concoctées pour l'essentiel par leurs collaborateurs du ministère. Or, ces gens-là n'avaient presque jamais exercé le métier sur le terrain. C'étaient des «Etappenhelden» qui n'avaient qu'un profond mépris pour les «Frontschweine». Ces parfaits théoriciens avaient lu pas mal de traités pédagogiques, mais ils ignoraient que la pédagogie n'est premièrement pas une science exacte, que deuxièmement, «la carte n'est pas le territoire», et que troisièmement même la lecture de tous les ouvrages pédagogiques du monde ne font pas de vous un pédagogue. Cela, c'est une affaire de naissance ou de sensibilité! «Dat léiert een net an de Bicher».

Ainsi on s'inspira à droite et à gauche, retenant parfois les idées les plus farfelues et voulant appliquer des recettes copiées sur les programmes de pays voisins ou lointains dont la situation est nécessairement différente de celle que nous connaissons chez nous. Parmi tout un fatras d'idées et de slogans les uns plus calamiteux que les autres, un seul me plut grâce à sa simplicité et à son bon sens: «Back to basics!» Cette idée excellente, Madame Bresseur n'eut malheureusement pas le temps de la mettre en pratique. On peut espérer cependant que ses successeurs actuels y reviendront, car même si la meute exige qu'on mette l'enseignement au goût du jour, rien ne peut remplacer les bonnes vieilles bases qui sont lire, écrire, compter. Mais celles-ci ne peuvent croître et se développer qu'uniquement sur un terrain indispensable à tout succès, et ce terrain seul fertile depuis toujours et dans n'importe quel domaine des activités humaines, c'est le travail.

Classe de l'école Belair dans les années quarante



© Raymond Schaack

Raymond Schaack